

# JAPON: LE SERPENT QUI FAIT UN NŒUD

Christian SAUTTER et Catherine CADOU

Dans la vitrine de Wako, au célèbre carrefour de Ginza 4-Chome à Tokyo, trônait en janvier un magnifique serpent, en l'honneur de la nouvelle année (du serpent), tressé de longues lamelles de bambous blondes et noires. Le commentaire bilingue expliquait que le serpent qui mue est un symbole de renaissance perpétuelle. Paradoxalement, le corps étiré de cet encourageant reptile composait un grand nœud en son milieu.

Arrivés au terme de trois passionnantes semaines au Japon, riches de rencontres amicales, de paysages urbains et campagnards, de lieux inspirés et de restaurants délicieusement variés, nous nous sentons incapables de porter des jugements péremptaires sur ce peuple sûr de lui et pas du tout dominateur. Impossible d'écrire, du haut de notre fréquente arrogance occidentale et particulièrement française : « Les Japonais sont ... ».

Considérons la situation économique et politique du pays. Après une dissolution ratée, le Premier ministre conservateur, ISHIBA Shigeru, s'est retrouvé sans majorité parlementaire : exotique, n'est-ce pas ? Il doit aller grappiller des voix de petits partis encore plus conservateurs que le Parti Libéral Démocrate dont il est issu, pour faire voter le budget 2025 avant le 1<sup>er</sup> avril, début de l'année budgétaire japonaise. Comme la commission des Finances est tenue par le principal parti d'opposition, le Parti Démocrate Constitutionnel, cela promet de délicats marchandages... qui ne passionnent guère les citoyens japonais.

Ce budget est en déficit massif et endémique, mais se finance sans problème car l'épargne nationale est abondante et bienveillante. Les bonnes résolutions lues dans la presse nipponne (en anglais) de revenir à une situation plus stable, relèvent des claquements de mains offerts au sanctuaire du quartier pour se porter chance.

La politique monétaire est doucement aberrante. L'annonce du doublement du taux directeur d'intérêt a fait les titres, mais il s'agissait de passer de 0,5 à 1%, taux dérisoire alors que la hausse des prix trotte entre 2 et 3%. Ce taux faible n'attire pas les capitaux étrangers et pèse sur le yen, dont le cours extraordinairement faible est attractif pour les touristes, dont la manne permet de payer le gaz américain et de sur-équilibrer des comptes extérieurs d'une santé robuste. L'État continue donc de s'endetter à bon compte, tandis que les familles et les entreprises répugnent à prendre trop de risques d'endettement.

Les Japonais vivent dans un tourbillon d'échanges de cadeaux et de consommation mais souffrent avec discrétion de la hausse des prix qui a érodé le pouvoir d'achat des salaires depuis trois ans (y compris les bonus qui ont pourtant récemment été augmentés). Au total, le pouvoir d'achat des salariés n'a pas cru depuis des décennies (*Japan Times* 6 février 2025).

Même si le visiteur est impressionné par le nombre des personnels au service du public dans les gares, les trains, les maisons de retraites, les établissements de santé, les chantiers, une vraie pénurie de main-d'œuvre persisterait malgré la croissance languissante (de type européen !) et se renforcerait avec le déclin démographique : il y a 125 offres d'emplois pour 100 candidats. L'industrie et les services ont du mal à recruter mais ne proposent pas pour autant des salaires mirobolants.

Comment trancher ce nœud gordien ? Outre le travail adapté des seniors, par un recours prudent mais déterminé à l'immigration d'actifs. Dans les superettes, les hôtels, les soins aux personnes âgées, le bâtiment et l'industrie, les travailleurs étrangers jeunes et motivés sont bienvenus. Si l'immigration clandestine est difficile dans un archipel très policé, l'immigration régulière, encore modeste, progresse, à bas bruit mais vite. Des permis de travail de cinq ans sont accordés dans les professions en tension (elles sont nombreuses !) et la durée est sans limite pour des étrangers très qualifiés. Bureaucrates et milieux d'affaires sont d'accord sur ces recrutements organisés dans les autres pays asiatiques (Vietnam, Chine, Philippines, Népal, etc.). Et, grande différence avec les États-Unis et l'Europe, il n'y a pas de parti politique majeur qui plaide la xénophobie (hormis un petit parti basé à Osaka).

Dans le grand débat entre « droit du sol » et « droit du sang » qui déchire les sociétés occidentales, le Japon joue discrètement sa partition originale. Les enfants métis d'un père japonais ou d'une mère japonaise, sont japonais, où qu'ils naissent. Ceux qui sont nés au Japon de deux parents étrangers en situation régulière ne sont pas japonais, mais ont le même droit de séjour que leurs parents.

Une rencontre nous a impressionnés, celle d'un jeune chirurgien japonais, en fonction depuis un an, qui a répondu à une interrogation (trop directe !) sur la vie politique dans son pays : « Je n'ai pas étudié la politique » ! La politique serait-elle une science ou une profession, plutôt que l'engagement d'un citoyen dans la vie démocratique de son pays ? Heureux d'être un professionnel utile aux autres, il n'a pourtant pas voté aux récentes élections législatives. De ce manque d'intérêt nippon pour la politique intérieure ou extérieure, vous pouvez choisir deux interprétations. La première est que les jeunes japonais sont subjugués par les réseaux sociaux qui

enferment chacun dans une bulle individuelle ou limitée à un petit groupe partageant les mêmes goûts.

La deuxième, vigoureusement défendue par des amis encore jeunes (par rapport à nous !) est que de nombreux Japonais sont très engagés dans des projets de proximité qui rendent la vie collective harmonieuse sur les territoires solidaires qui les entourent. Les personnes âgées y ont toute leur place quand elles ne peuvent plus travailler. Les jeunes familles se serrent les coudes et sont impliquées dans la vie scolaire. Le sport ou les nombreuses fêtes de quartier entretiennent une convivialité de bon aloi.

La norme sociale ancienne de la course au diplôme et à l'emploi à vie dans une grande entreprise commence à être remise en cause. De plus en plus nombreux sont les jeunes qui vont, sans réprobation familiale ou sociale, dans un lycée professionnel pour pratiquer ensuite un métier dans leur terroir d'origine. On voit même des quadras ou quinquas, hommes ou femmes, qui abandonnent un emploi à vie pour tenter leur chance dans une activité ou une entreprise plus risquée qui leur donnera plus de satisfaction.

Sous la surface lisse et apparemment immobile du Japon, des changements progressifs sont à l'œuvre dans la société. Ils sont spectaculaires dans la métamorphose des villes. Terminons cette lettre par quelques rencontres.

Le maître KOBAYASHI du temple Shôkokuji à Kyoto nous a, à nouveau, réservé un accueil très chaleureux. Responsable à Kyoto de la formation des futurs bonzes de l'école Rinzaï (une des deux grandes écoles zen), il nous a présenté fièrement sa nouvelle apprentie canadienne, arrivée pour trois ans de formation, qui a franchi la semaine de méditation intensive du début décembre plus stoïquement que les autres apprentis de nationalité japonaise.

MUTAGUCHI Akito, ancien grand reporter télé, passionné d'histoire, achève son enseignement universitaire (à 75 ans) sur un coup d'éclat. Il a démontré qu'une momie exhumée d'une tombe du VII<sup>ème</sup> siècle était celle de FUJIWARA Kamatari, le fondateur d'une lignée puissante qui a donné de nombreuses épouses aux empereurs successifs.

Nous avons revu à Kyoto le *Monsieur Kimono* de la Lettre 653 du 23 juillet 2015, NISHIMURA-san, artisan d'art émérite dans la fabrication de pochoirs pour imprimer les kimonos, et par ailleurs *yamabushi*, adepte d'une école de bouddhisme syncrétique qui combine bouddhisme et shintoïsme pour révéler les dieux de la montagne. Cet héritier d'une longue tradition nous a dit sa joie d'améliorer son art en dialoguant avec un jeune Français venu au Japon pour imaginer des tables en lin recouvertes de laque.

Dans ce pays, assailli comme le nôtre par la dictature de l'instantané, nous avons visité, au cœur de Tokyo, une exposition historique lucide sur le thème « Le Japon et la guerre ». Elle a résulté de l'attribution récente du prix Nobel de la Paix aux victimes de la bombe atomique il y a 80 ans. Des panneaux expliquent l'erreur d'avoir voulu contrer les sanctions économiques américaines au tournant des années 1940 par une agression militaire à Pearl Harbor (décembre 1941) ? Ils rappellent les deux bombes atomiques de Hiroshima et Nagasaki (août 1945) ; la misère et le marché noir d'après la défaite ; les manifestations monstres contre le renouvellement du Traité de sécurité avec les États-Unis (1960) ; le refus d'envoyer des soldats participer aux guerres de Corée (1950-53) et du Vietnam (1962-75).

Le Japon modeste change en profondeur, à son rythme. Chacun travaille de son mieux pour donner du sens à sa vie et améliorer pas à pas la vie collective.

Dénouer le grand nœud du serpent de la mondialisation n'est pas vraiment son problème.

8 février 2025